

RAYON POCHE

**JOURS DE JUIN de Julia Glass**

Pour tenter d'oublier le décès de sa femme, Paul McLeod fait un séjour en Grèce et cherche dans le regard des jolies filles une consolation. Son fils Fenno s'est installé à New York pour ouvrir une librairie et vit avec Malachie, atteint du sida. Au long de trois étés, Julia Glass imagine une saga très contemporaine, parle d'amour et de mort avec retenue, mais surtout nous attache solidement à ces McLeod, leur vieille demeure écossaise, leur tendresse et leur mauvaise foi. La construction de *Jours de juin* impose au lecteur une gymnastique entre le passé et le présent, mais également un rythme surprenant qui valut à ce premier roman magistral le National Book Award en 2002.

★★★ Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Damour, éd. Points, 660 p., 8,50 €.

INTERROGATOIRES de Dashiell Hammett

A l'heure où paraissent *La Moisson rouge* dans une nouvelle traduction (chez Gallimard) et les souvenirs de Jo Hammett, *Dashiell Hammett, mon père* (chez Rivages), un curieux inédit vient nous replonger dans le maccarthysme et ses procès pour « *idéologie communiste* ». Hammett en subit trois, entre 1951 et 1953. Il s'y exprime le moins possible, préférant la « *passivité subversive* ». Mais on retiendra, parmi ses réponses laconiques, celle-ci, à méditer : « *On ne peut rien écrire sans prendre position d'une manière ou d'une autre par rapport aux problèmes de société.* »

★★★ Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Natalie Beunat, éd. Allia, 96 p., 3 €.

NULLARBOR de David Fauquemberg

Le narrateur a décidé de marcher dans le grand ouest australien. Mais le récit de voyage fait vite place au conte initiatique. Notre homme fréquente des motards fiévreux et des bars miteux. Les moteurs chauffent dangereusement et bientôt « *tout n'est que violence et ruine* », et s'achève par une pêche sanguinaire. Fauquemberg n'est pas un aventurier professionnel, mais un professeur de philo qui vit cette expérience et sait en transmettre la férocité et la folie.

★★★ Ed. Folio, 240 p., 6 €.

PARFOIS JE ME SENS COMME UN ENFANT SANS MÈRE de Tito Topin

En dépit de son titre, le roman de Tito Topin est un polar cinglé, comme la communauté que mène le dieu rassembleur des quinze religions. On y trouve une ancienne prostituée et sa tribu de laissés-pour-compte, prêts à tuer père, mère et surtout flics pour qu'on les laisse célébrer le Conseiller. On croise aussi des inspecteurs de police, des meurtres dégoulinants, dans une société au bord de l'apocalypse. Dans une autre vie, Tito Topin fut le père de *Navarro*. Il a tout oublié des principes télévisuels, et crache un texte hallucinatoire qui prouve que TF1 ne lobotomise pas tous ses auteurs.

★★ Ed. Rivages/Noir, 320 p., 9 €.

CHRISTINE FERNIOT